

Sébastien Junca

Les Oubliés



La vie rêvée - Éloge du renoncement
Poèmes de jeunesse

LES OUBLIÉS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang – Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile – La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre – Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique – Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome – Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.
- *Homo Perfectus – L'avenir de l'espèce*, 2024.
- *Le Temps des métamorphoses – Carnets hygiéniques II*, 2025.
- *Les Oubliés et autres textes*, 2026.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site
coolibri.com

Sébastien Junca

LES OUBLIÉS

(Dessins de l'auteur)

suivi de

La Vie rêvée
Éloge du renoncement
&
Poèmes de jeunesse

COOLLIBRI.COM

Couverture : *La part de l'ombre*, 1999.
Acrylique sur carton entoilé.

Sébastien Junca © 2026
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur CoolLibri.com
ISBN : 979-1-0435-2383-0

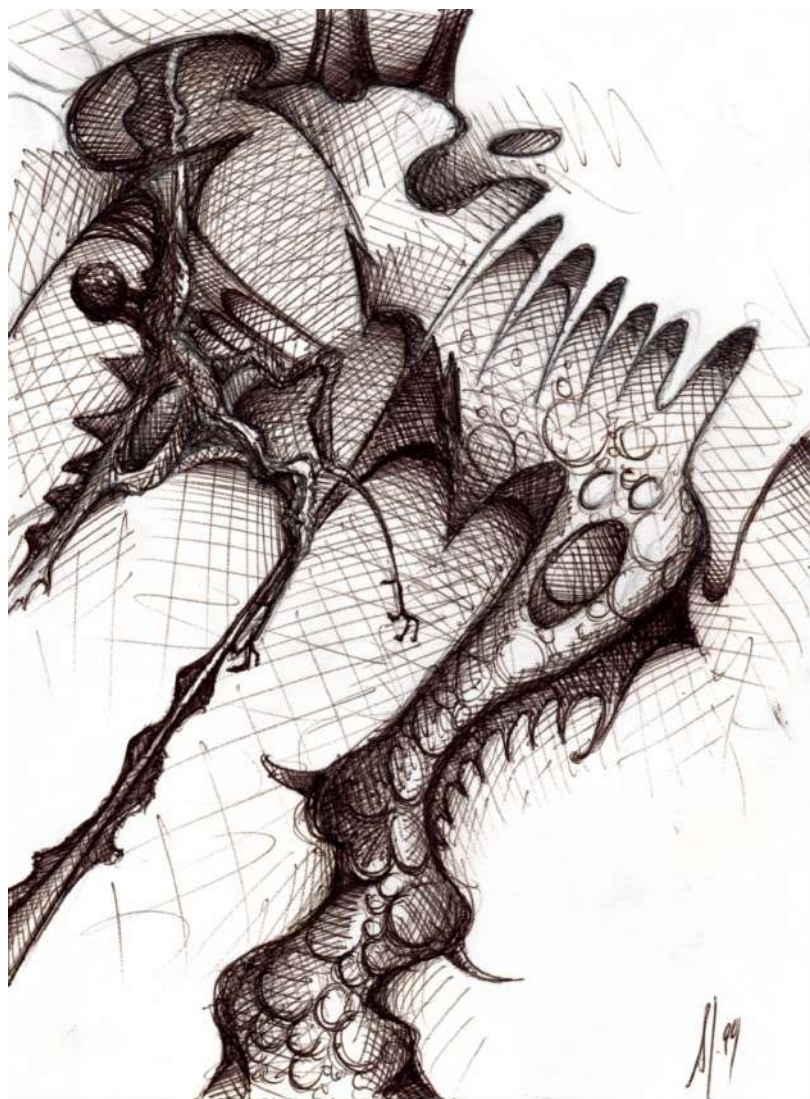
SOMMAIRE

I Les Oubliés.....	9
Parcimonieusement.....	11
Mystérieuse hallucination.....	16
J'explore.....	19
Les villes embrumées.....	22
Chemin momentané.....	25
Éparpillement subtil.....	27
Certain de vouloir accentuer.....	30
Perdu dans les limbes éparpillés.....	34
Résurrection.....	37
Sacrifice.....	39
De la paix des tombeaux superflus.....	43
Les oubliés.....	48
Dans la nuit.....	52
II La Vie rêvée.....	55
Frère de sang.....	57
Cruci-fiction.....	58
Une charogne.....	60
Le bûcher.....	61
Chevaux sauvages.....	62
Si fatigué.....	63
Le fruit défendu.....	64
Et ma prière pleure.....	65
Je tombe !.....	66
L'essaim des anges.....	70
La vie rêvée.....	72
Les sardines.....	75

Un tombeau.....	77
Le piège à cons.....	79
Le manège.....	83
Ils s'en vont.....	86
Le grand voyage.....	88
 III Éloge du renoncement.....	91
Éloge du renoncement.....	93
 IV Poèmes de jeunesse.....	117
Ma blanche licorne.....	119
L'Affranchi.....	121
L'homo-barracuda.....	126
Lignes de vie.....	131
Le rêve du marin.....	133
Salomé.....	135
Messes noires.....	137
Le tatou de Loti.....	140
Enfin libre ce soir.....	142
F. M.....	145
Le goéland.....	149
Nuit africaine.....	151
Empreintes.....	153
Ivresse.....	155
Une saignée.....	159

I

Les Oubliés



Parcimonieusement

Parcimonieusement, j'étale le vide étrange et délicieux
Qui orne mes ultimes délires cosmiques et jubilatoires
Dont je me pare comme d'une fantastique et éblouissante
Cérémonie diaphane et introspective.
Je glisse laborieusement vers les mondes étranges et envoûtants
Que la raison met à ma disposition.

Je suis là.
Debout au milieu de ces cohortes infernales.
Les soldats en armes y sont comme de folles images
Injectées du souffle émanant
De ma conscience primitive et déliée
Comme les larmes de sel et de sang
Foudroyées au bord du précipice monstrueux
Offert à l'inertie jubilatoire de mes sensations
Redécouvertes au fil du rasoir.

Que ne suis-je ce magnifique guerrier aux lèvres de feu ?
Pourfendant le monde horrible et merveilleux
Qui s'étale à mes pieds
Rivière d'or et d'argent.

Que ne suis-je ce divin guerrier aux armes de sulfure
Et qui pourrait ainsi
Par-delà les ultimes barrières vespérales
Reconquérir les voûtes enchanteresses et super-lumineuses
Des temps engloutis dans l'azur étouffé ?

Que ne suis-je cette irrémédiable douleur
Effervescente et justicière
Qui pourrait englober
Les altitudes lascives et majestueuses
Où se perchent les plus absurdes monstruosités
Super-jubilatoires et déliquescentes
De mon âme surabondante ?

Que ne suis-je tout cela ?
Que ne suis-je l'amour ?

Que ne suis-je la mort ?

Et le cri du vautour au-dessus du trésor ?

J'aspire à devenir enfin

L'irréremédiable aboutissement de mon origine.

J'aspire à devenir enfin l'abjection ultime et subtile

De mes différents niveaux d'interconnexion

Ultrasensible et ondulatoire

Dans le champ circonstanciel et définitif.

Nul ne pourrait l'atteindre sans se lasser de passer

Pour le plus indifféremment livide et putride individu

Libidineux, scabreux, ontologique,

Parapsychologique et antalgique.

Comment renaître ?

Comment sur-être ?

Comment me faire à cette idée que je ne suis pas né

Pour être plus que ce vilain amalgame de chair et de sang

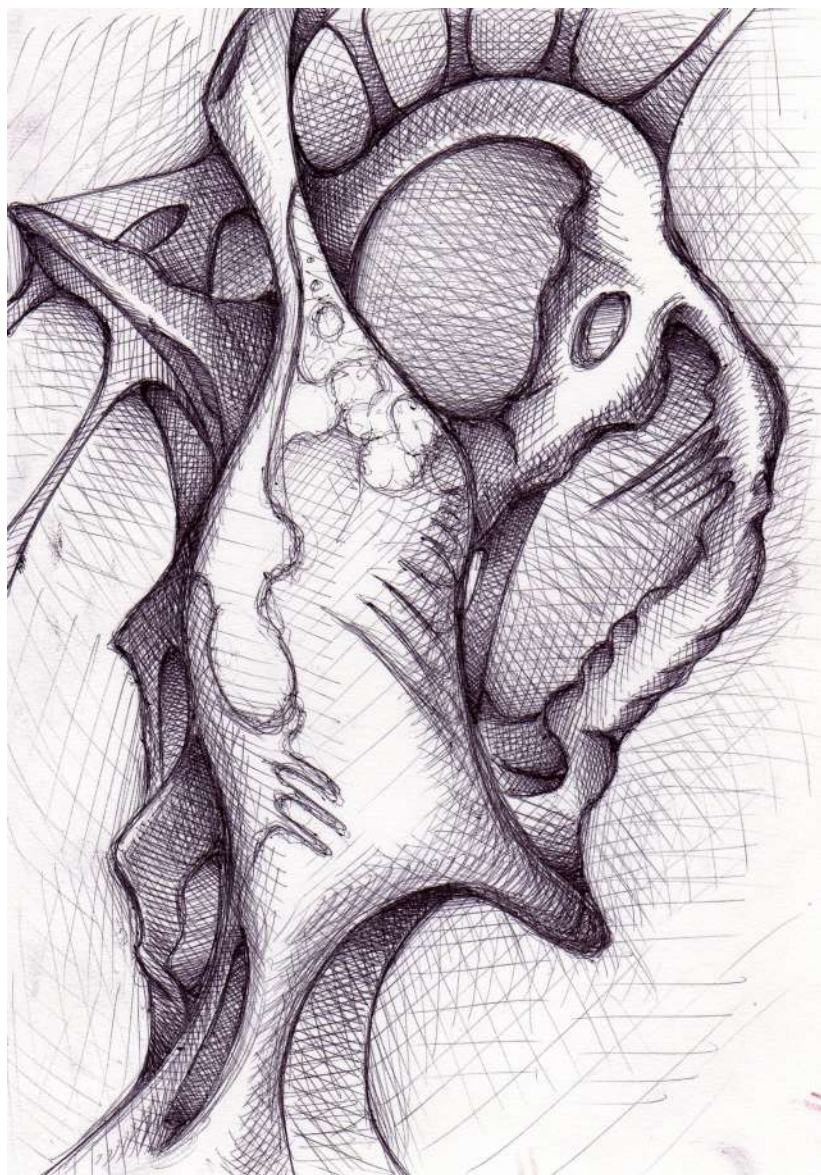
Sans amour et sans reproche.

Comment définir la relation qui existe
Indépendamment de tous les phénomènes
Extérieurs à moi et qui n'en demeure pas moins
L'aboutissement supraconducteur
À toutes les révélations diagonalement opposées ?

J'attends.

J'existe.

J'entends le vide qui m'invite à participer
De la magnifique et transcendante expérience
Suprême et démesurée qui s'offre à moi
Comme une subtile et morbide aspiration légitime.



Mystérieuse hallucination

Mystérieuse hallucination de sperme
Haché de particules de vie
Grouillantes comme des mouches dérisoires
Spontanément enveloppées de soie jaune et odoriférante.

Volupté oisive et narcissique
Ornée de multitudes ensanglantées de rire et de phrases
De cercles concentriques et spacieux.
Violence des propos macérés dans l'argile et la sueur.
Sublimation des gaz de fleurs ornées de phacochères.

Décrépitude des accessoires de vent.
Désintégration des particularités omniprésentes
Dans la fécondité des masses insulaires et réminiscentes.
Dématérialisation des espoirs meurtris.

Transfiguration des appâts du bien et du mal.

Accélération rédhibitoire et malaxation

Des intervenants ostentatoires

Approximativement placés

Aux confins d'une éternité lasse et grasse

Comme l'ennui et l'œil du reptile

Affranchi de désespoir.



J'explore

J'explore le vaste continent hyper-halluciné
Des hommes meurtris
Dévorant le subtil assemblage mortifère
Qui grince sous leurs pieds d'argile.

J'explose comme un œuf de sang frais.
Le fruit de ma souffrance analgésique
S'entrelace devant les colonnades alignées
Comme des légumes au jardin des suppliciés.

Vive la rébellion jubilatoire et spontanée !
Vive le sacrement des saints ornements
Calamiteux et hypoallergéniques
Qui violent les substances
De mon désœuvrement moribond !

Vive les glaces !

Vive les cancrelats et les vagabonds de la soie !

Vive le sublime élan de force et de courage

Dont je me sens dépourvu à chaque instant !

Vive le vent et le retour momentané des supplices

Enfermés de coutures opaques et révulsives !

Enfin te voilà ! organe de larme et de mortification.

Que ne t'ai-je pas si souvent attendu ?

Que ne t'ai-je pas préparé le sceau du vainqueur

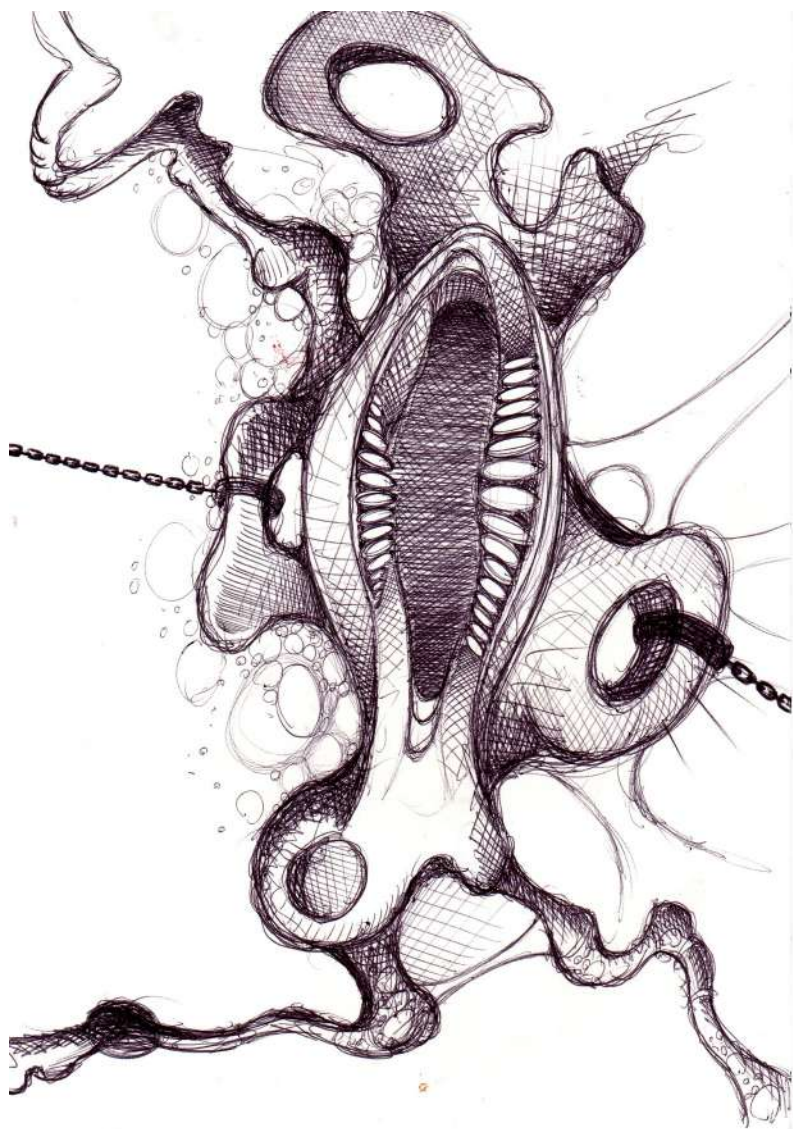
Et le chant du purgatoire olifantesque et miraculeux ?

Que sont les espaces vierges devenus

Au regard des tentations obsédantes et dérisoires

Du substitut d'un propre malade

De ses enfants de sang et de pierre folle ?



Les villes embrumées

Les villes embrumées de vertes tendances
Ne sont que des ombres de glace
Dépourvues de reflets de pierre.

J'entends les grincements de chaînes
Abreuvés d'espoir laborieux.

J'exècre les fumées grises
Qui s'envolent comme des ombres de sang amer
Parsemées de lumières éclatantes.

Le secours est de mise au tiroir de l'ennui
Et mon âme se grise des espoirs franchis
Au seuil du retour.
Comment parvenir à l'acceptation du destin virtuel

Qui souffle dans mon cou comme une femme morte

Depuis des siècles ?

Je ne sais que faire de mon espérance

De mes aspirations remarquables et glauques.



Chemin momentané

Chemin momentané et inhibiteur

Concentré dans les affluences nerveuses et concentriques

De mon endormissement endocrinien

Pulvérisé au fil des filiations onctueuses et spiralées

De l'espace transcendant.

Je me libère des acrobaties.



Éparpillement subtil

Éparpillement subtil et superfétatoire

Des incidences carnassières et voluptueuses

Au fil des pérégrinations outrancières et perforantes

Comme le sang des êtres doués de la jouissance extrême et
abjecte.

J'obtiens par diffusion et dispersion parcellaire

Le jus onctueux et mouvementé des salaisons endocriniennes.

Ainsi, par le biais de diverses manipulations et modélisations
des phénomènes

Je transcris invariablement le substrat structuré

Des axiomes effervescents.

Le résultat ainsi obtenu se répète à l'infini.

Jusqu'à parvenir à endormir le sujet de revérification

Enduite de plusieurs oranges verdâtres et acides
Englobées dans l'immensité purulente
Des mondes abstinents et abstraits.



Certain de vouloir accentuer...

Certain de vouloir accentuer les manifestations ondulatoires
Parfaitement concentrées dans les limbes obscurs
De mon analgésique cerveau de papier
J'entreprends la clarification de mes émotions
Sous-cutanées et inhibitoires
Comme le sang des obscures pâmoisons
Circonstanciellles et malfaisantes.

J'espère enfin accéder, un jour peut-être
À cet océan obscur et épais qui stagne en moi
Sous les épaisses couches aqueuses et odoriférantes
De subtiles liaisons électromagnétiques et superfétatoires.

Où sont les nouveaux mondes ?
Où sont les myriades de cavaliers en armes
Qui n'attendent que mon commandement

Pour déferler et envahir
Les sphères hypocrites de l'humanité
En marche vers son inéluctable destruction ?

Les circonvolutions aqueuses de mon esprit compressé
Entre l'être et le non-être
Ne peuvent en rien influencer
Sur les décisions que je pourrais être amené à prendre
Dans un proche avenir de douleurs
Et de grands bouleversements.

Qui sont-ils, ces grands sphinx d'or et de lumière
Qui se dressent tout le long de ce chemin
De souffrance et de pénitence ?

Où sont les grandes cités de sable et de sang mêlés
Aux cris de leurs humbles bâtisseurs ?

Où sont passées toutes ces formidables créatures
De feu et d'acier
N'attendant que le signal de leur maître tout puissant

Pour venir livrer bataille contre ma puissante armée
De soldats éclatants et valeureux ?



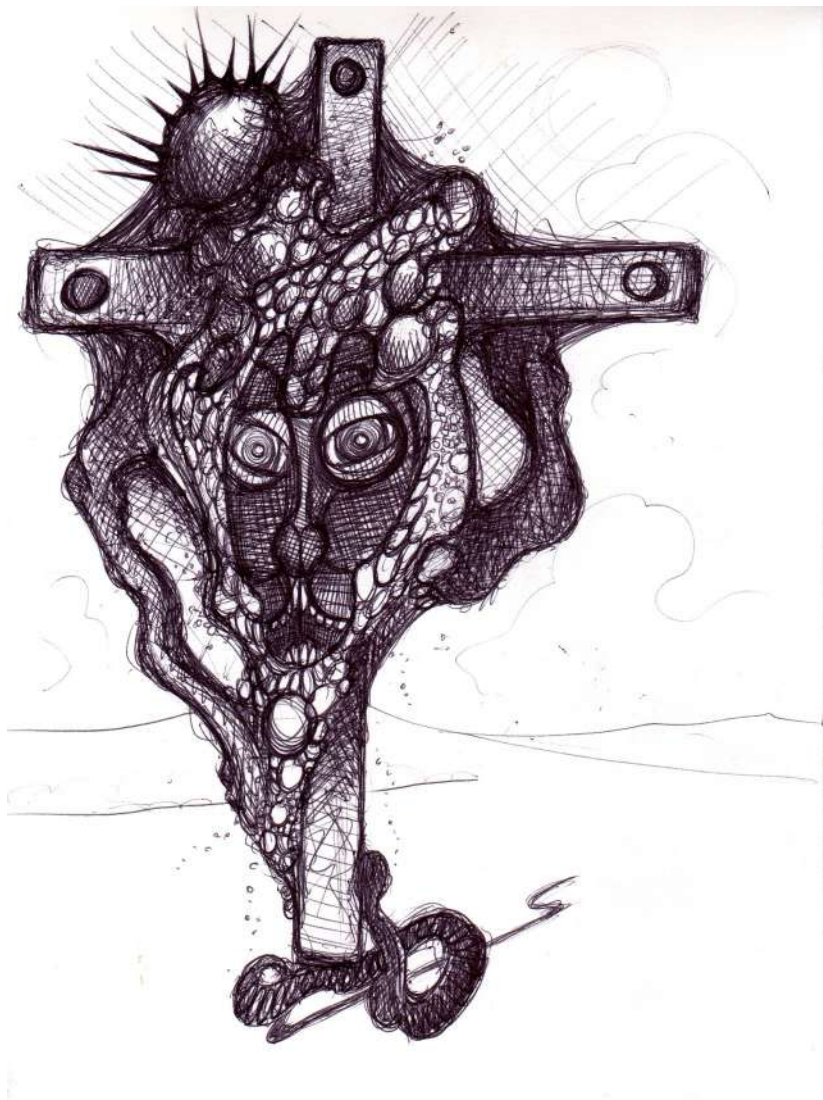
Perdu dans les limbes éparpillés...

Perdu dans les limbes éparpillés
De mon organisme plénipotentiaire
Je joui des multiples applications cérébrales et immanentes
De la dislocation anthropomorphe dont je fais l'objet
La plupart du temps qui m'est imparti.

Comment percevoir les manipulations extrêmes
Dont je fais l'objet
Dans ces mondes extraordinaires ?
Manipulations vexatoires et endolories
Au fil des heures qui s'écoulent.
Comme le miel expurgé des profondeurs
Malsaines et délicieuses
De mon corps sacrifié à l'éternité.
Qui sont ces démons enlacés dans mes veines ?
Qui sont ces chimères envoûtantes et maléfiques

Qui rodent sans cesse autour de ma douleur

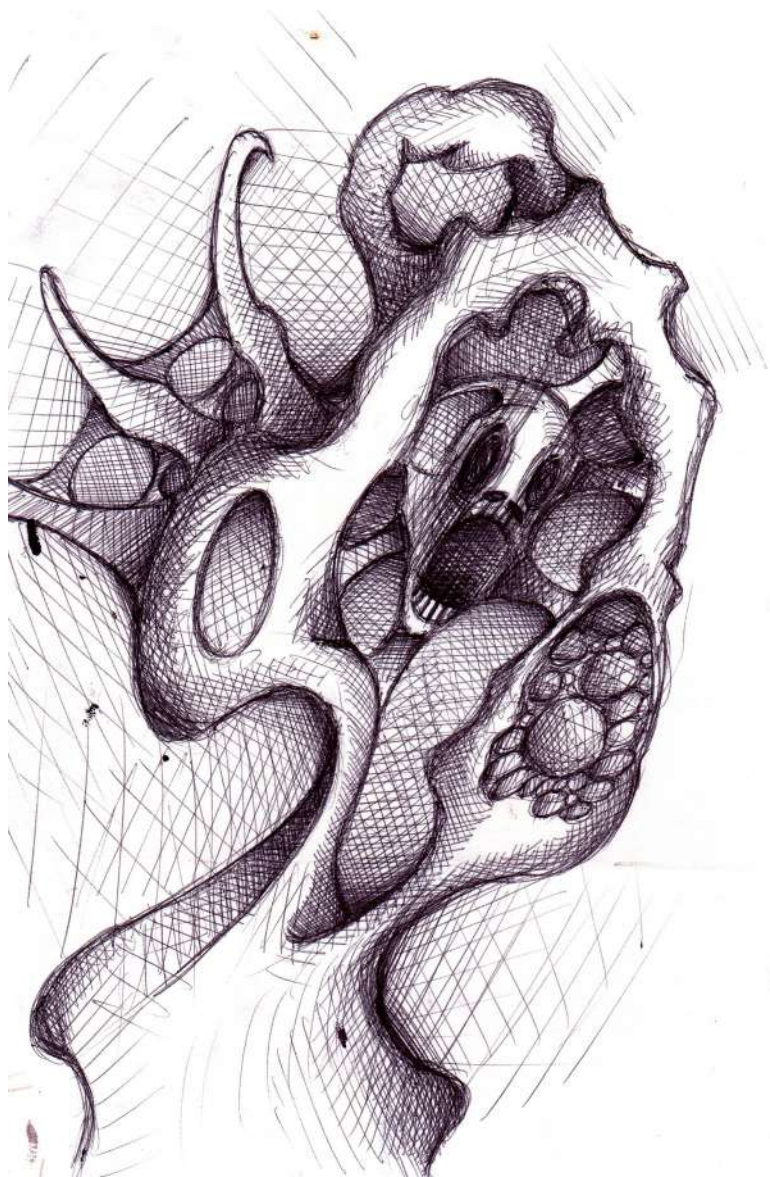
Succulente et diaphane ?



Résurrection

Convulsions amères et hypocondriaques
Sur le fil épistolaire du rasoir aquilin
Absolument orné de mille écumes de sang et de sueur enlacées
Dans les amalgames de chair
Ennoblie au fil des cris de joie et de douleur.

J'étends mes bras de feu et de lumière
Jusque vers les mondes adjacents et miroitants
Sur le seuil des effarantes transparences
Glaciales et surabondantes.
Les multiples abjections circulantes et obsédantes
Ne sont que les éclairs d'un orage bien pire
Qui attends les masses osseuses et embourbées.



Sacrifice

Évangélisation expiatoire des anachorètes plébéiens.

Jet de sang et souffrance opiniâtre.

Kaléidoscope éclaté de chair amalgamée.

Mithridatisation des sucres orgasmiques.

Manipulations ondulatoires

caractéristiques des formes osseuses.

Verrouillage des glandes auto-laryngo-lacrinales.

Pulsations exotiques au goût de sel nauséeux.

Dépréciation des valeurs sanguines

dans le substrat des consciences épidermiques

et endocriniennes que le vent n'a cessé de tarir

au fil des heures qui passent et se prélassent

sur le fond des excavations encéphalo-rachidiennes.

Disjonction des éléments de feu.

Sublimes électrifications des contournements

obscurs et diffamatoires

aux confins des surabondances
électromagnétiques et gutturales.

J'aspire à l'émancipation des éléments de nuit et de soleil
dans les accumulations aqueuses
de mon organisme de vitrification.

Mécanisation diabolique et super-anabolisante
des éléments de feu et de macération
ondulatoire et sacrificielle.

Flagellation des organismes vibrant de sueur
et de frissons de mort.

Attachement des anamorphoses lacrimatoires et surabondantes
dans les auréoles de feu et de juxtaposition édulcorante et
super-lumineuse de mon espace de vie.

Élancements suprêmes et para-biologiques dans les sphères
endolories de mon système émotionnel et paranormal.

Lapidation, malaxation, désenclavement des aspirations
orgasmiques et translucides.

Cataclysmes encéphalocratiques et démoniaques.

Lacération, macération et accroissement des élancements
acrimonieux et superfétatoires.

Disjonction des anamorphoses organiques et cérébrales.

Contractures visqueuses et malencontreusement ornées de
mille démangeaisons diaphanes.

Déviations des amalgames osseux et sanguinolents.

Sacrifices usuels.



11. 99

De la paix des tombeaux superflus

De la paix des tombeaux superflus
Je veux me convaincre que je suis encore là.

Et la pluie sur la pierre emmène mes pensées
Perdues tout au dessus du monde sans demain.
J'essaie de voir en vain la blessure de vie
Qui inonde mon corps épanoui, enfin.

La mort est de la vie et demain sera autre.
J'essaie de visiter les mondes enfermés.
Le lourd nuage bleu se confond de lumière
Et je prends le dessus par le biais de la mort.

La pluie tombe de moi et je ressens la fin
Qui inonde mon corps dépourvu de tristesse.
J'hésite et marmonne quelques sanglots de vie

Qui abritent mon âme en sursis et fanée.

Le soleil pétrifié nourri mes épouvantes.

Je tends ma main vers toi et demeure impassible.

L'hiver froid me baigne de toute sa tristesse.

L'amour est enfermé dans les songes obscurs.

Je ne peux me résoudre à t'abandonner là

Au milieu du néant dépourvu.

De la paix des tombeaux superflus

Je veux me convaincre que tu es encore là.

Et l'envie, et l'amour, et la joie resteront

À jamais en mon sein fébrile et obscurci.

De toutes parts le vide environne mon corps

Qui se dilue toujours un peu plus dans l'azur.

Mon souvenir est là mais moi je ne suis plus.

Mon souvenir est là, il dit que j'ai vécu.

Aujourd'hui résorbé dans le vent et la nuit.

Qu'étais-je hier encore, un homme, une douleur ?

Une émotion de chair et de sang rouge ; un cri.

Vous m'avez vu là, mort.
Un morceau de bois sec prêt à nourrir le feu.
Vous tous autour de moi, les ombres de vous-mêmes.
Hoquetant, sanglotant, incrédules et hagards.
Et mon corps impassible refusait d'entendre

Et de manifester le moindre sentiment.
Muet, sourd et aveugle, insensible, immobile
Comme ces vieux bateaux échoués dans les ports.
Leurs coques éventrées laissent passer le ciel.

De la paix des tombeaux superflus
Je veux me convaincre que je suis avec toi.
Le monde est devenu comme un pays lointain.
Un songe, un rêve, un rien, une idée déjà vaine.

Je ne sais où je suis. Je ne sais qui je suis.
Perdu entre un soupir, un sanglot et l'espoir
De te revoir et vous, mes amis, mes fidèles.
Ombres parmi les ombres au pays de la nuit.
Où est ce soleil ? Où sont ces étoiles ?
Quel est ce monde où vont et viennent ces âmes

Ces hommes

Ces fleurs et leurs parfums ?

Où es-tu ? Dans quelle errance ?

Où sont ces près, ces troupeaux, ces printemps ?

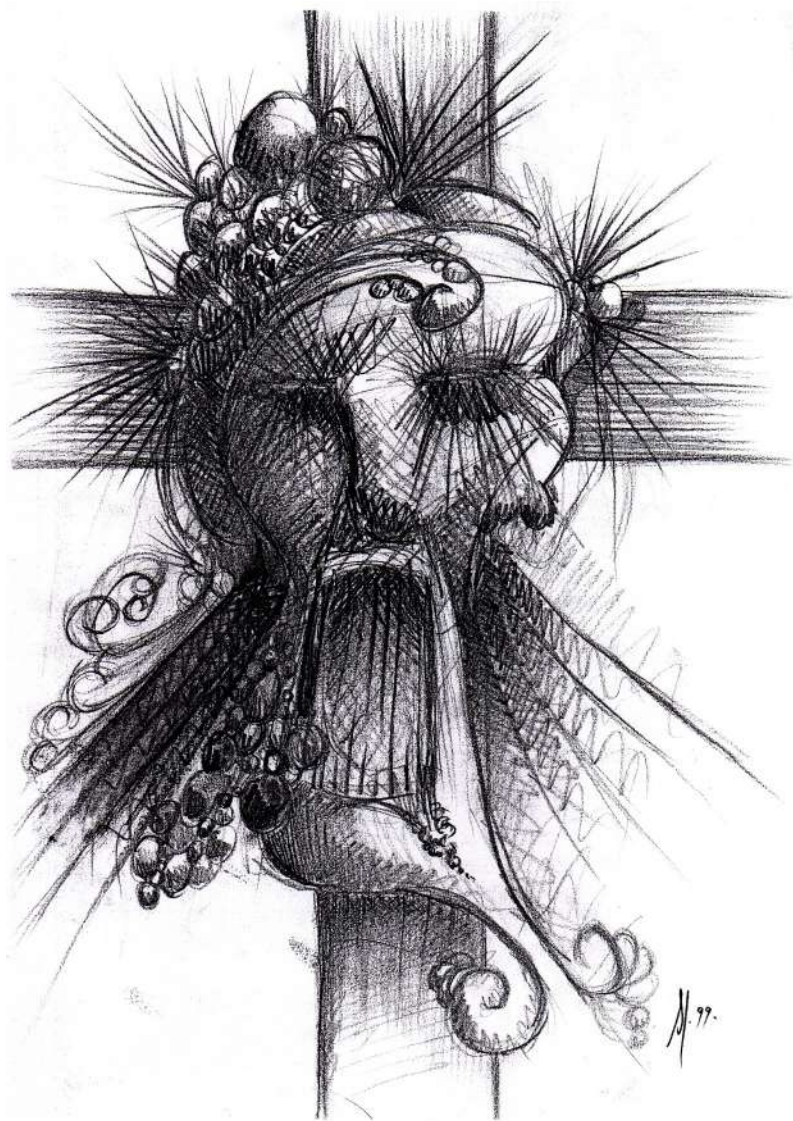
Ces effluves, ces corps chauds vivant, criant, riant ?

Ces yeux pétillants de soleil comme sur la mer ?

Où est-ce tout cela, moi qui ne suis plus là ?

De la paix des tombeaux superflus

Je veux me convaincre que je suis dans tes bras.



Les oubliés

Écrire le jour, écrire la vie.

Écrire de bois et de métal.

Écrire de peine et de chagrin

Mêlés de joies, de mystère, de vérité.

Écrire de la nuit jusqu'au jour.

Écrire des vers de la mort à la vie.

Écrire de la peine à l'endroit de l'hiver.

Je ne sais comment expurger la mort.

Je ne sais la dévoyer au-dedans de moi.

Éliminer les abjectes attestations du mal et du feu.

J'exècre les menaces de vie.

J'exècre la sentence de sang.

La vérité de mal et de souffrance extrêmes.

Où sont les vraies vies ?

Où sont les espoirs reclus dans le néant lointain ?

Je veux de la chair !

Je veux de la force !

Je veux du cri et de la joie !

Je veux dire et crier dans les oreilles de Dieu ma prière

Ma rage, ma hargne mauvaise contre sa finitude.

Où est donc le ciel ? Le vrai ciel.

Le ciel d'airain, le ciel de verre

Et de lumière plus dur que l'acier.

Le ciel de tous les ciels obscurcis par le rien,

Le vide, le néant et la mort.

Où est-il ce ciel de vérité ?

Ce ciel de pureté extrême et malhabile ?

Les espoirs vont et viennent comme de vagues écumes

Qui se brisent sur les contreforts pourpres

De mon âme excédée.

Absurdité de sang mêlée.

Connivence de la vie et de la mort.

Où sont-ils tous ces morts que j'ai vu vivre ?

Où sont-ils ?

Que sont-ils ?

Rien ? Rien ! Rien...

Les uns, les autres, partis.

Et moi à leur suite, bientôt

Demain, hier ou dans mille ans...

Qui sait ?

N'importe comment, n'importe quand

Notre sang est déjà versé

Nos os déjà rongés

Et nous...

Oubliés.



Dans la nuit

Restes, os rongés

Larmes et rêves mêlés.

Étoiles embrumées de nuit.

Voilà venu le temps de l'escapade nue.

Voilà venu le temps des larmes et des cris.

Voilà que je m'efface progressivement de ce monde oublié.

Et mes membres s'étiolent et se changent en printemps.

Et ma chair, et mes os tout doucement s'épuisent

S'évadent dans le vent.

La pluie lave mes larmes et renverse mon cœur.

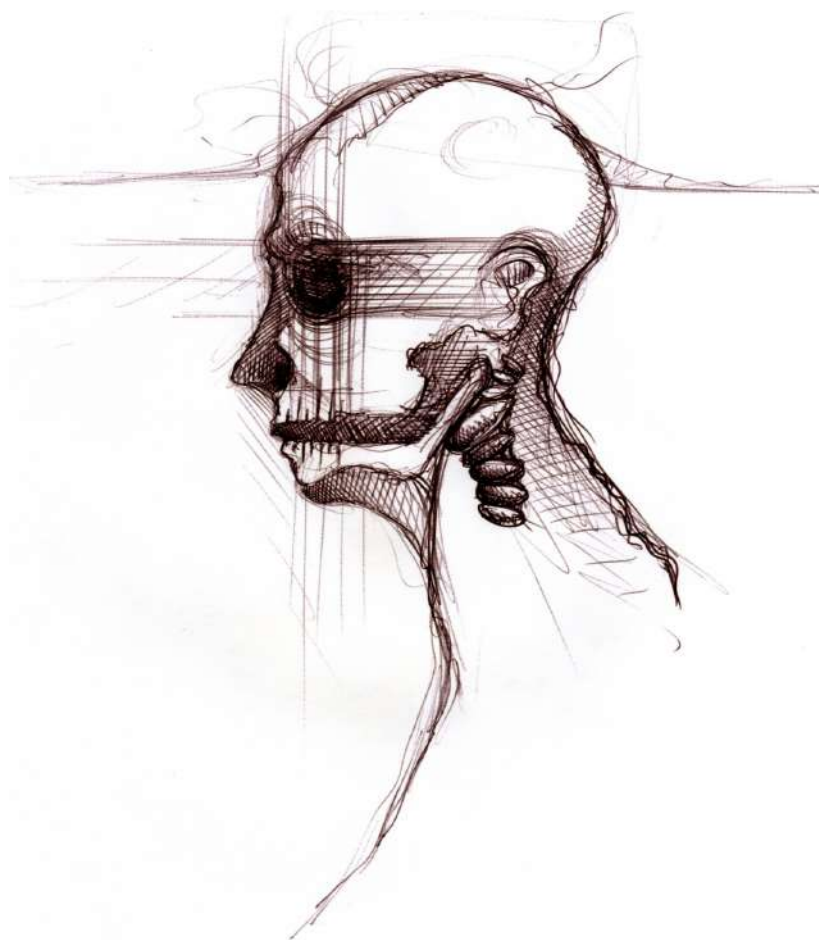
Je ne m'accroche plus ; je ne veux plus tenir

Et le monde m'échappe dans un dernier soupir.

Un vent frais au goût de rose éclatée

Un vent de liberté nourri de chants d'oiseaux.

Je m'enfonce doucement dans la nuit.



II

La Vie rêvée

Frère de sang

Je voudrais boire et ton sang et tes larmes
Jusqu'à m'enivrer de ta propre substance.
Je voudrais que tu boives et mon sang et mes larmes
Jusqu'à ce que tu t'enivres de ma propre substance.
Ainsi réunis, nous pourrions nous fondre tous les deux
D'une mortelle étreinte.
Et nos regards, face à face
Comme deux miroirs
Reflétant l'éternité
Avant de nous dissoudre.
Toi, mon frère, mon semblable
Et que je cherche en vain.

Cruci-fiction

Je rêve de draps chauds
De parfum et de sueur.
La blancheur d'une peau.

Et ce corps est si beau
Et ce corps est si nu.

Et des vagues de sang
Se brisent dans mes veines
Comme des coups de fouet
Sur le dos des esclaves.

Et sur ce corps en croix
Je veux clouer mon corps.
Entremêler nos sangs
En plaisirs indécents.

Sur cette peau si blanche
Mes mains en avalanche.
Et ma bouche aiguisée
Glisse comme une lame
Se délectant du sel
Et du sang de ton âme.

Je frissonne d'ivresse
Sous l'étreinte hérétique
Sous le fouet des caresses
Pures et diaboliques.

Je suis le crucifix
Et ta beauté christique
Clouée au pilori
Par les clous du désir
Laisse échapper l'écume
De vastes infinis
Où je me réfugie.

Une charogne

Du puits sans fond de mes névroses
Où grouillent tant d'ignobles choses
Malhabile j'extrais les vers
Qui ruinent mon âme et ma chair.

Et ma raison se décompose
Comme une charogne au soleil
Exhalant le parfum de choses
Trop longtemps tenues en sommeil.

Le bûcher

Immoler mon corps et mon âme
Sur le bûcher de ma douleur
Projetant de pâles lueurs
Sur les murs épais de mon drame.

Chevaux sauvages

Je laisse courir mes névroses
Comme de beaux chevaux sauvages
Qu'importe s'ils font des ravages !

Si fatigué

Parce que je suis si fatigué
Et que j'aimerais tant me reposer
Un moment
À l'abri
Sous tes paupières.

Le fruit défendu

Je suis si fatigué
Que je voudrais bien goûter
À la mort
Un bref instant
D'éternité.

Et ma prière pleure

Et ma prière pleure la nuit infinie.
Vers quelle destinée me conduisent mes pas ?
Je ne suis qu'un enfant qui étouffe ses cris.

Je traîne dans mes pas des lambeaux de destin.
Et mes rêves sont tous des fruits encore verts
Offerts aux noirs corbeaux du deuil en un festin.

Je ne suis qu'un hasard, une goutte de vie
Qui perle sur le front de vastes infinis
Avant de me diluer au gouffre du sommeil.
À quand l'éternité, le repos et l'oubli ?

Je tombe !

Étrange
Être ange !
Ange ou démon
Ange en ce monde.
Engeance immonde.
Çà me démange
Et se mélange
En moi.

J'ai
Ce mélange
Ange et démon
Qui me dérange.
J'ai semé l'ange
En songe
Et ce

Mensonge
Étrange
Qui
Me ronge
Et me mange.
Ange ou démon
Çà se mélange
En moi.

L'ange
Descend
Très lentement.
Lent, je
Descends
Ange
Indécent
Incandescent
Lesté de sang
Traînant mes langes
Tout en suivant
Le lent cortège

De mon étrange

Enterrement.

Quel est l'enjeu

De ce jeu : être ange ?

Ce « je » étrange qui m'étrangle.

Me ronge les ongles et les sens

Tout en me laissant à mes songes

À mes mensonges.

On a mille anges en nous.

On a mis l'ange en moi.

Mon ami l'ange.

Mille anges

Gémissant mille ans

Ou cent mille ans.

J'ai mis cent mille ans pour être ange

Et cesser d'être un étranger

Sur Terre.

Et

L'ange est né

Dans son élan.
Ange enchaîné
Lesté de sang
Au creux de l'été enneigé.
Ayant été ange
N'ai-je donc tant vécu
Que pour ce sort étrange :
L'enterrement ; l'éternité ?
Saurai-je être ange ?

L'absolu mange.
Absolument !
L'absolu ment !

Terre des anges
Démon du monde
Mondes étranges
Bêtes immondes.
Maudite Terre moribonde.
Maudit monde où la mort abonde.
Monde étrange où les anges tombent.
Je tombe !

L'essaim des anges

L'essaim des anges

Le sang

Des singes

Le sang des saints.

Le sang des anges sent l'essence.

Étrange destin.

Les seins en sang

Mon corps enceint

Les mains en sang

Mon corps ancien

Agonisant.

Je sens l'encens

Et la sentence

Et l'ascenseur pour le silence

Lance mon corps d'ange

Percé de lances

Dans les

Décors

Étranges

Où gisent les corps

Des anges morts

Dans

Des décors

D'or et d'argent.

La vie rêvée

La vraie vie
C'est la vie rêvée.
La vraie vie se révèle à moi...
Voilée.
Voilà la voie
De la vie vraie.
Je la vivrai
Cette vie-là.
La vie
Ce rêve
Elle est à moi
En rêve.
Le rêve étant
Cette vie dans la vie.
J'ai tant rêvé
Vidant ma vie comme un étang.

En rêvant la vie se révèle.
Ce rêve ailé
Tout éveillé.
Ce rêve est laid !
Ce cauchemar qu'était ma vie
S'est envolé.
Sept ans ; cent ans...
C'est en sentant
La vie en moi
La vie que
Le temps m'a volé.
Toute ma vie j'ai tant lutté.
Je m'entêtais,
Je le sentais.
Tant et si bien que
Par la mort tant attendue
Je fus tenté.
La mort
Ne m'a pas attendu.
Car tout ce temps qui m'était dû
La voleuse s'est entêtée
À ne pas vouloir me payer.

Car la mort ne paye pas ses dettes
Aussi bien qu'elle se paye nos têtes
Au propre comme au figuré.
Défiguré !

Les sardines

Et nous jouions à la belote
Quand la mort était à la porte.
Elle attendra bien un moment !
Ils oubliaient leurs cheveux blancs
Ils trichaient comme des enfants.
Je n'en avais pas tellement...
Des cheveux blancs.

L'odeur des sardines grillées
D'où notre bonheur ruisselait.
Un bonheur servit à la louche.
J'en ai encor' l'eau à la bouche.

Le chat près de la cheminée
Semblait rêver et je devine
Des rêves d'essence féline :

Des palais brodés de gouttières
Ornés de fontaines laitières
Où les souris sont des sardines
Et les chiens des bacs à litière.

Et nous jouions à la belote
Quand l'hiver dehors grelottait.
La mort hésitait à la porte
Quand notre bonheur ruisselait.

Un tombeau

Je rêve d'une tombe, une tombe moelleuse
De siestes infinies pour un si lourd cerveau.
Une éternité blanche et sourde, de la neige.

Quelques gouttes de pluie sur le dos d'un tombeau
Un tombeau fatigué et qui courbe le dos
Sous le poids des années, des fleurs et des sanglots.
Un tombeau tout ridé.

Où la mousse parfois lui fait comme un manteau
Et pour bien tenir au chaud son gros cœur de pierre
Quand il gèle « à pierre fendre » les longues nuits d'hiver.

Je rêve d'un tombeau comme on rêve d'une île
Où je pourrai rêver et dormir bien tranquille.
Où viendraient déferler des calmes infinis

Sur des dalles de pierre et de vieux crucifix.

Le piège à cons

J'en ai assez
De tous ces cons.
Les cons me mettent la pression.
Je sens venir la dépression
Ils me font monter la tension.
Il faut que je fasse attention
Je vais finir en compression
Car je n'ai pas de compassion
Pas plus que la passion des cons.
Les cons vaincus
Les cons vainqueurs
Il faut sortir l'aspirateur
Pour chasser les conspirateurs.
Je suis cerné et consterné
Déconcerté mais concerné
Par tant de cons.

Des constipés
Des cons jurés
Des cons gelés
Des cons légers
Encore plus cons
Des cons en gelée
Oh ! Je les hais.
Voir tant de cons
C'est consternant.
Les conquérants
Les cons errants
Les jeunes cons
Cons descendants
De ces vieux cons
Ces cons damnés
Congénères congénitaux.
Cerné de cons
Je suis en bonne compagnie.
Mais il ne faut pas nier les cons
Mieux vaut les jeter au panier.
Toujours des cons en quantité.
Des concaves, des convergents

Des convexes décomplexés
Des cons vexés très complexés.
Conglomérats et concrétions
De convaincus et convertis
Condisciples contemplatifs.
Dès qu'on s'attarde sur les cons
Les conséquences sont légions.
Attention à la contagion !
Des cons venus, des cons venants
Aller-venus de cons volants
Au sein de tout un continent
Peuplé de cons incontinents.
Circonvolutions convulsives
De la connerie révulsive.
Révolution radioactive.
Concentration de connerie
Sur une terre en rotation.
Biologie de la conscience
Biosphère de l'inconscience
Piégée par la gravitation
Et la gravité de ses cons.
Particules élémentaires

À rajouter à l'inventaire.
Maîtrisons la fusion des cons
Avant que les cons nous enterrent.
Pour éviter la confusion
Comme les protons, les neutrons
Il faut neutraliser les cons
Les confiner, les comprimer
En évitant tout compromis.
Particules insaisissables
Plus rapides que la lumière.
Impossible de les piéger.
Car dès qu'on traite avec un con
On risque la compromission.
Grace à leur pouvoir d'attraction
On leur fait la conversation
On écoute avec attention
Séduit par tant de conviction.
Or, tout dans la décontraction
On oublie qu'on ne naît pas con ;
On le devient, par conversion
Par inversion, par diversion...
Jusqu'à passer pour un vrai con.
D'où l'expression : un piège à cons.

Le manège

I

Je veux y croire je m'en fout
J'irai jusqu'au bout à genoux
Le corps en sang, les yeux crevés
Les entrailles éparpillées.
J'irai au Diable et en Enfer
De leur monde je n'ai que faire
Ce n'est pas celui dont je rêve.
Ici c'est tu marches ou tu crèves.

Marcher c'est bien trop fatigant.
Marcher pour quoi ? vers quel tombeau ?
Mourir au moins c'est reposant.
Ne plus sentir son mal de dos
Ne plus sentir son mal dedans.

Mourir enfin, c'est apaisant.

II

Je ne suis pas fait de leur sang
Je ne suis pas fait de leur chair.
Et toute ma vie s'en ressent
Je suis mort sans en avoir l'air.

Je ne suis pas fait de leur sang.
Le mien est noir et charriant
L'écume de mes désespoirs
Comme un diamant dans un tiroir.

III

La vie c'est un tour de manège.
Ça fait crier, parfois vomir.
Ça fait pleurer et ça fait rire.

Ça fait tourner un peu la tête
Pour peu qu'on regarde dehors.
Tous ces hommes qui font la fête

Çà joue les aigles, les condors.
Çà jacasse comme des mouettes.
Çà se prend pour des matadors.
Sous leur peau je vois leur squelette.
Pour moi ils sont tous déjà morts.

Çà rigole, ça gesticule
Çà joue même les funambules...
Non ! Celui-là c'est un poète.

Je me sens un peu ridicule.
Quand va-t-il enfin s'arrêter
Ce manège, cette pendule ?
C'est le vent qui me fait pleurer.

IV

M'échapper enfin de ce piège
Oublier le bruit des manèges
Leur cortège de somnambules.

M'en aller marcher dans la neige...

Ils s'en vont...

Ils s'en vont doucement
Sous la pluie, dans le vent
Ils s'en vont doucement...
Mes parents.

Ils s'en vont doucement
Je ne suis qu'un enfant
Et je ne peux rien faire.
Je ne suis qu'un gamin
Sur le bord du chemin
Au bord de la rivière
Sur la rive du temps.

Ils s'en vont et je suis
Condamné à rester
Encor' combien d'hivers ?

Encor' combien d'étés ?

Où trouverai-je la force de continuer ?

Je suis le chevalier de temps irrésolus.

Je suis dépossédé, en éternelle errance

Dans le froid labyrinthe de mon existence

J'ai cherché tant et tant que je me suis perdu.

Ils s'en vont doucement

Se tenant par la main

Ils s'en vont me laissant

À tous mes lendemains.

Le grand voyage

Pressentant les malheurs qui menacent le monde
Les archanges du mal et la bête qui gronde
Je quitterai la vie pour un pays lointain
Côtéant les démons de mondes incertains.

M'en allant par-delà les plaines de l'oubli
Et pour ressusciter les poètes maudits
Aussi je descendrai aux tréfonds de mon être
Pour les vivants alors je serai mort, peut-être.

Au-delà de la chair et au-delà du sang
Derrière la raison, avant l'inconscient
Je descendrai toujours plus loin, au fond du puits
Nageant dans mes entrailles, le sang, la folie.

Traversant les palais de souffrance et d'horreur
Dans la nuit et le froid j'embrasserai la peur.
Perdu au milieu des champs de crucifiés
Comme des mâts sur une mer ensanglantée.

Là-haut sur la Terre, je serai mort-vivant.
Un cadavre au sang chaud privé d'enterrement.
Ce qu'ils ne sauront pas, c'est que je reviendrai
Avec une si grande, une si belle armée.

Mais avant ce grand jour de la Libération
Il me faudra aller plus loin que la raison
Et le temps durera, et le temps durera...
Mais là où je serai, le temps n'existe pas.

III

Éloge du renoncement

Éloge du renoncement

Ne rien posséder, c'est le secret !

Seulement l'air qu'on respire. Une fois sur deux, le laisser s'enfuir.

Ne rien posséder que la seule vraie liberté de renoncer à toute forme de propriété.

De celles qui nous enchaînent dans une suite sans fin de craintes, de tourments, de volonté de puissance et de domination sur les choses et le monde.

Ne rien posséder que par son seul regard sur le monde infini.

N'avoir pour soi que le seul plaisir de se laisser posséder par le monde lui-même.

Se départir de toute appartenance, de toute amitié, de tout amour même. À commencer par celui que l'on porte à sa propre personne.

Se départir pour mieux se retrouver au-delà de soi.

La possession, la propriété sont depuis la nuit des temps les poisons qui gangrènent l'humanité et le monde de manière générale. Dès que la beauté frappe nos yeux et notre cœur, le premier des réflexes est de la faire sienne. Réflexe enfantin par excellence ; réflexe primitif.

Posséder c'est fixer, immobiliser, pétrifier et enfin tuer.

Nous croyons, chaque fois que nous possédons un bien ou même un être vivant, ralentir un peu le cours du temps et jusqu'à l'immobiliser enfin. Pulsions de mort ! Car l'éternité ne s'attrape pas. Pas plus que la vie qui en est la partie visible.

L'éternité au contraire, il faut se laisser posséder par elle, comme par l'air qu'on respire, le paysage qui s'étend sous nos yeux ou la mélodie qui nous inonde.

C'est la vie qui nous possède. C'est l'univers qui nous contient et nous tient incrustés en lui comme de minuscules diamants dans la roche infinie d'une éternité sombre et froide.

Saisir la vie, c'est faire œuvre de mort. Le mouvement c'est la vie ; l'immobilité la mort.

Ne rien posséder c'est le secret.

Pas même son nom, ses souvenirs, ses rêves, ses visions, ses amis, ceux qu'on aime.

Ne rien posséder. Renoncer à tout en général ; à soi en particulier. Particulièrement à soi.

Renoncer au premier pas qu'on vient de faire pour en faire un second. C'est cela avancer.

Renoncer à l'air qu'on vient de respirer pour expirer, et exprimer la vie en soi ; la vie par soi.

Ainsi naît le mouvement. C'est cela vivre.

Partout, du plus proche au plus lointain, je ne vois que des ombres en quête de possessions.

Pendant ce temps on dépossède la Terre de sa force vitale.

Ne rien avoir c'est en vérité se laisser le loisir et l'opportunité de pouvoir être tout. Du fruit que l'on goutte à la fleur qu'on respire ; du baiser que l'on donne à la peau qu'on caresse et jusqu'au paysage, au chant des oiseaux ; du murmure des ruisseaux à celui des étoiles.

S'abandonner délicieusement au flux du temps qui passe. Ne rien vouloir retenir. Laisser passer la vie à travers soi comme un torrent frais et sauvage. Respirer le monde à pleins

poumons. S'enivrer de tous ses parfums, de toutes ses lumières sans rien désirer de plus.

Se laisser aveugler par tant de beauté. Se laisser étourdir ; se laisser enivrer ; se laisser assourdir. Se livrer corps et âme à la beauté du monde.

La plupart des hommes ont peur du vide sous toutes ses formes. Alors chacun se lance dans une course éperdue à l'accumulation. On remplit sa maison, son garage, ses étagères, son agenda et son carnet d'adresses pour se donner le sentiment d'exister et de durer toujours tant qu'on aura des objets à ranger et des rendez-vous à honorer. On remplit indifféremment sa vie de tout ce qu'on peut trouver de possessions, de conquêtes – amoureuses, politiques, territoriales, industrielles ou simplement intellectuelles – d'amis, de rendez-vous, d'œuvres de bienfaisance et tant d'autres vanités qui nous confortent dans la certitude de vivre.

On s'invente une vie trépidante pour oublier qu'on meurt et que c'est la vie qui nous tue. Mais c'est ce qui la rend plus vivante encore.

Posséder, c'est souffrir de toutes les manières possibles.
Souffrir et faire souffrir.

C'est vouloir contenir, retenir, appartenir et tenir à part
du monde les êtres comme les choses. Hors de l'immense flux
de la vie qui ne tolère aucune barrière, aucune retenue, aucun
lien, aucune amarre...

Bien au contraire, se laisser enlever par elle et emporter
au plus loin que puisse nous projeter notre confiance en elle ;
notre fidélité au monde.

Oublier son passé et jusqu'à son avenir.

Oublier qui l'on est et celui qu'on voulait être.

Se contenter d'être là

Sans exiger davantage de l'existence qu'un peu d'air pur

De la lumière

Et la beauté par-dessus tout

Pour se réchauffer des rigueurs de la mort

En attendant la vie.

Ne rien posséder, c'est ne rien avoir à désirer, ou si peu.

Ne rien avoir à conquérir, à requérir, à préserver, à
protéger contre toutes les formes de ravages ou de convoitises.

Posséder c'est lutter sans cesse contre la vie elle-même qui se plaît à tout changer, transformer, métamorphoser par le biais du temps et de la mort.

Sitôt une chose acquise, conquise, il nous faut redoubler d'efforts pour la conserver en l'état et se la conserver pour soi-même. Et pour enfin l'abandonner à la mort qui nous la ravira sans le moindre effort, à force de patience et de science avec toutes les autres choses accumulées nos vies durant.

Ne rien posséder c'est n'avoir rien à perdre ; pas plus le bleu du ciel que le bleu de tes yeux.

Ne rien posséder, ce n'est pas ne rien avoir. Seulement la certitude de ne rien conserver. Pas même le souvenir d'avoir été aimé ; d'avoir aimé ; d'avoir même vécu un jour, une heure, un souffle.

Ne rien posséder, ne rien revendiquer, c'est être libre. De cette liberté du vent, des étoiles ou des rivières. De la beauté des fleurs ou du chant des oiseaux.

C'est la seule liberté que de sentir et de se sentir appartenir au monde. Accepter d'être traversé, transpercé par ses forces infinies. Accepter d'être emporté où bon lui

semblera et comme il lui plaira de nous donner à sentir sa force ; à éprouver sa puissance infinie.

Sentir. Ressentir. Serait-ce là la seule vérité ? Sentir et se sentir appartenir et participer non seulement à la vie ; mais plus encore, de la vie. Se sentir arraché au néant et soulevé de terre. Se sentir emporté, extirper des entrailles chaudes du monde et pour mieux y replonger reformé par la vie.

Se sentir délicieusement brûlé par le soleil, aveuglé par sa lumière, desséché par le vent et rincé par la pluie.

Se sentir vivre.

Se sentir ivre de vie ; libre de vivre et momentanément, sentir passer la vérité comme un éclair, un scintillement fugace à la surface du monde.

Nos sociétés dites développées car industrialisée et hyper-technologiques nous font progressivement oublier les plaisirs les plus simples. « Qui ne se donne loisir d'avoir soif, écrivait Montaigne, ne saurait prendre plaisir à boire ». Cette maxime pourrait être pareillement déclinée de bien des manières et presque à tout propos :

Qui ne se donne loisir d'être seul, ne saurait prendre plaisir aux autres.

Qui ne se donne loisir d'une chaleur étouffante ne saurait prendre plaisir à la moindre brise.

Qui ne se donne loisir d'une journée de marche harassante ne saurait prendre plaisir à la plus inconfortable des chaises.

L'intensité de nos souffrances conditionne celle de nos plaisirs. Ce n'est pas une nouveauté. Bien au contraire, c'est une de ces vérités vieilles comme la pensée mais trop souvent négligées et oubliées comme les plus élémentaires de nos sensations.

Lassés pour la plupart d'entre nous par une indéniable aisance à évoluer au sein du réel, nous exigeons chaque jour davantage de sensations nouvelles et toujours plus intenses.

Plus de vitesse. Plus d'images. Plus de saveurs. Plus de lumières. Plus de couleurs. Plus de musique ou de bruit ; c'est selon...

La profusion des sources ; leur diversité exponentielle ont progressivement atténué, émoussé sinon atrophié l'attention que nous portions auparavant aux plus élémentaires

de nos sensations. Le bonheur est un état d'esprit. Il est comme le plaisir que nous prenons à boire et qui n'a rien à voir avec la quantité d'eau ingurgitée. Il dépend de l'attention que nous prêtons aux plus légères, aux plus sensibles, aux plus délicates manifestations de la vie.

Pour qui sait encore regarder, une fleur peut susciter la même émotion que la *Joconde*, les *Nymphéas* ou *Guernica*. Il nous faut redéfinir le contour de nos sensations. Sentir à nouveau le vent, le soleil, la pluie...

Redevenir sensible aux expressions les plus simples, mais parmi les plus subtiles de la vie. À sa source ; là où commence son travail. C'est-à-dire dans les choses les plus insignifiantes mais les plus riches de sens.

Nous exigeons également toujours plus d'informations. Mais pour quelle connaissance ? Et quand bien même... davantage de connaissances des hommes, du monde ou de l'univers nous en donnent-elles pour autant une meilleure compréhension ?

Ne rien posséder, c'est ne pas se donner de limites. C'est êtres semblables aux dieux.

Le chasseur est le type même de personne qui ne sait pas regarder et saisir la beauté autrement que pour se l'approprier. Son geste est le même que celui qui consiste à cueillir une fleur tout simplement parce qu'elle est belle. Il cueille une vie ; mille vies ; leur coupe la tête et les met dans un vase pensant qu'il possédera à jamais cette beauté qu'il a cru apercevoir mais qu'il n'a pas su voir.

Le chasseur vit dans cette perpétuelle illusion que la beauté s'arrête dans la forme des choses et des êtres. Il est de ces hommes de la surface et par définition sans profondeur. Il est de ceux qui pensent que s'approprier la forme – l'ombre, c'est posséder la beauté – la proie. Ce qui lui reste en fait n'est que le souvenir accroché au mur d'une beauté fanée qu'il a fait disparaître en voulant la saisir.

Sa mémoire est un charnier. Ses souvenirs des fleurs séchées. Tous ses trophées sur les murs sont autant de témoignages de ces infructueuses tentatives à saisir la beauté qui n'est autre que la vie elle-même.

Aujourd'hui plus que jamais, la plupart des hommes sont des « chasseurs ». Sous prétexte de plus de beauté, d'améliorer le monde, ils s'approprient tout ce qui se présente à eux. Ils

chassent, ils cueillent, ils prennent. Ils bâtissent, ils transforment, ils cultivent, ils élèvent. Faisant de la Terre un immense trophée accroché au mur de leur aveuglement et de leur impuissance.

Quel regret aura-t-on de quitter l'existence si nous ne possédons rien ?

Celui qui n'a rien part le cœur léger, sans regret. Sans amertume. Les échecs, les difficultés de l'existence, les humiliations, les trahisons même sont autant de leçons qui nous apprennent à renoncer au monde dans ce qu'il a de plus superficiel.

La maladie. La déchéance du corps et de l'esprit dans la vieillesse sont autant de signes qui nous disent qu'il ne faut rien attendre d'un corps et d'une identité qui ne sont que transitoires. Il faut sa vie durant apprendre à s'en défaire. Quel regret aurons-nous de quitter un corps affaibli, enlaidi, meurtri, amoindri et incapable désormais de supporter son propre poids ?

Pareillement, au terme du chemin, les choses grandioses ou dérisoires accomplies dans l'existence n'auront pas plus de

consistance que les rêves et les projets laissés en souffrance. Les uns se confondront avec les autres. Les souvenirs mêlés aux rêves et aux regrets dans un maelström d'images et de sensations vécues ou rêvées. Nul désormais ne saura dire lesquelles ont été plus réelles ; plus vivantes que les autres.

Vivre sa vie comme on regarde un paysage.

Se laisser pénétrer, posséder, traverser et emporter par la magie et la beauté du monde.

Vivre sa vie comme charrié dans le puissant courant d'un fleuve. Y faire des rencontres. Découvrir les paysages qui se succèdent sur chaque rive. Sentir cette incommensurable force nous porter et nous emporter on ne sait où.

Faire confiance. Toujours faire confiance à ce qui est plus grand que soi.

Parfois nager pour éviter des obstacles qui se présentent ou pour passer joyeusement d'une rive à l'autre et contempler tout en continuant de descendre le fleuve.

Mais jamais, ô grand jamais ne céder à la tentation de vouloir remonter le courant. Encore moins en prenant appui sur les autres et sur tous ces corps morts qui flottent à la surface. Dieu seul sait vers quel abîme ils s'en vont.

Ne rien forcer, ne rien contraindre.

Accepter l'essentiel de son destin.

Autrement dit, renoncer à lutter contre des forces contre lesquelles on ne peut rien.

Se sentir nu sur le dos de la terre qui nous porte comme le chameau porte le méhari à travers le désert de nuit parsemé d'étoiles comme autant d'oasis de lumière.

Se sentir là, accroché au dos du monde comme un petit animal fragile sur le dos de sa mère. Un monde qui nous supporte et nous emporte. Jusqu'à quelle infranchissable limite ? Nul ne sait de quel oasis demain sera fait.

Ce n'est pas nous qui possédons les choses. Ce sont les choses qui nous possèdent.

Or, c'est là que toutes les formes de crises, individuelles ou collectives, ont un rôle essentiel à jouer dans la survie des espèces biologiques ou technologiques. Elles obligent à se recentrer sur les fondamentaux. À revenir à l'essentiel : la légèreté du corps et de l'esprit ; une plasticité et une faculté d'adaptation à toute épreuve.

Une cabane au fond des bois est un outil de liberté des millions de fois plus efficace que n'importe quel palace de milliardaire. Vivre d'une eau de source et de l'air du temps.

Toujours cet insatiable besoin de mécanique. De bruits jetés avec force qui comme des pierres brisent la vitre de nos silences. Toujours cet insatiable besoin de polluer la paix, le calme, la tranquillité apaisante d'un après-midi d'été. La barbarie commence ici. C'est là qu'elle prend sa source comme un petit ruisseau fielleux. Nichée comme une petite bête inoffensive au creux du quotidien, dans le giron de notre égocentrisme et de nos petits plaisirs coupables.

Des bruits de moteurs à explosion, de mécanique, de thermodynamique et d'électroacoustique comme autant de barrières, de murs et de mondes entre soi et le silence ; entre soi et la nature ; entre soi et sa propre vérité ; entre soi et soi.

Qu'est-ce que ces gens viennent faire ici, dans un pareil endroit ? Ces iconoclastes. Ces barbares de la civilisation apportant avec eux tous les poisons que le progrès laisse échapper de sa plaie purulente. Que ne restent-ils dans leur monde de bruit et de fureur ?

Le calme est revenu.

La plainte des feuilles caressées par le vent.

Le chant des oiseaux que rien ne semble atteindre.

Le bruit étouffé des vaches en train de brouter juste de l'autre côté de la route.

Ces animaux sont d'une incroyable sagesse. Indifférents à tout ou presque.

Dans le lointain, le bruit persistant d'une tronçonneuse ; quelques automobiles de temps en temps comme pour dire que plus loin, la guerre continue. Cette guerre mécanique de colonisation et d'asservissement de la nature par l'homme. Cette guerre qui finira par tout emporter : les arbres, les oiseaux, les vaches et les mouches, le vent et les feuilles. Et le silence aussi. Et la lumière aussi.

Ce matin je regardais mes deux chats se courir après sur l'herbe brûlée de ce milieu de l'été.

Bonheur simple. Bonheur pur. Leçon de bonheur. Leçon de vie, d'amitié et de sagesse. À les voir ainsi, j'étais avec eux par la vue, par les sens. Je percevais cette excitation qui les traversait : la vie dans son plus simple appareil, quand rien ne

fait obstacle. J'étais avec eux. J'étais un peu chat. Sans autre artifice que la simple sensation et l'amour que je leur porte pour me relier à eux. Pour être eux et heureux d'être eux.

Alors survint une intuition. Toutes les dimensions, tous les espaces, toutes les vies sont à conquérir. Non pas ; non plus à force d'artifices et de mécaniques grossières et plus complexes et brutales les unes que les autres. Non pas à force de force et de violence. Mais par la simple association du corps et du cœur. L'amour est la formulation physico-chimique de notre extension au monde. Aimer c'est s'oublier pour l'objet de son amour. Non pas de façon allégorique, romantique et sentimentale comme on le croit trop souvent, mais d'une manière tout à fait réelle et matérielle ; psychophysique. L'amour est l'outil parfait de notre appropriation du monde sans dégradation possible.

Quand je vois un paysage qui me touche, je suis déjà un peu ce paysage. À moins que ce ne soit ce paysage qui peu à peu se remplisse de moi. Une communication s'instaure, un échange, un langage. Une inversion d'identité ; transmutation ; transfiguration ; transsubstantiation. Une nouvelle dimension discrètement se superpose au monde jusque-là perçu ou aperçu.

Se vider de soi c'est se remplir du monde.

Le répit n'aura pas duré longtemps. Voilà les guerriers de retour sur leurs ignobles mécaniques. Les moteurs se taisent enfin. On se félicite. On se congratule. On se tape dans le dos. Fiers d'avoir fait une aussi splendide ballade si bucolique. Si romantique. Si... mécanique, bruyante et polluante. On braille, on crie, on rie très fort pour se prouver qu'on est vivant.

Ces gens-là aiment la nature comme le chasseur aime son gibier. La violence, quelle qu'elle soit est la seule manière qu'ils ont d'exprimer leurs sentiments. Posséder. Posséder à tout prix quitte à abîmer, à détruire. Ils aiment la nature et la vie comme le mari violent aime sa femme. Ils la violent. Mais la nature, elle, ne crie jamais ; ne meurt jamais. Elle souffre, c'est tout.

Ne rien posséder. Jamais.

Seulement s'offrir. Seulement souffrir.

C'est le secret.

Ma fin de vie, je l'imagine le plus souvent seul, entouré de bêtes et de souvenirs. Un chien, deux ou trois chats, autant de poules et la solitude comme seule maîtresse. Une cabane à l'orée d'un bois ; au bord d'un lac peut-être. Une seule pièce.

Un poêle à bois. Des bougies. Beaucoup de bougies pour contenir un peu l'obscurité. L'empêcher de trop progresser. Qu'elle ne vienne pas trop vite. Des livres, beaucoup de livres aussi. Du moins les plus importants. Ceux qui tiennent vraiment compagnie ; avec lesquels on peut discuter. Ceux qui aident vraiment à vivre... et à mourir. Et puis un potager pour se nourrir un peu. Pour se nourrir de peu. Pour le reste, Dieu y pourvoira. Et puis tranquillement attendre la fin. Comme Robinson sur son île attend le navire qui enfin viendra le chercher et le ramener à la vraie vie.

Surtout se tenir loin. Loin de tout. Loin des autres. Tous ces fous, toute cette frénésie, tous ces bruits et cette fureur destructrice. Et puis écrire aussi sur son journal de bord. Ligne après ligne ; page après page amasser un trésor. Pas pour soi, mais pour les autres ; comme le naufragé avant de quitter son île laisse derrière lui les traces de son passage. Tout ce qu'il a pu construire, cultiver, défricher et comprendre un peu aussi. Tout ce qu'il a pu aussi amasser de beautés et de richesses. Laisser de la sorte derrière soi un trésor pour ceux qui, à leur tour, viendront peut-être s'échouer un jour, naufragés de la vie,

naufragés volontaires jetés par la tempête d'une humanité prise de convulsions.

Ne pas résister. Se laisser faire et se laisser défaire par la vie, par la mort. La mort inévitable. La mort inéluctable, incontournable et nécessaire. Si elle est nécessaire elle est donc un bien. Elle est le bien suprême parce qu'elle est suprême nécessité.

Qui refuserait le plus grand des biens ?

Enfin, parvenu à un âge avancé, si Dieu, si la vie me prête vie, j'attendrai que mes derniers compagnons me quittent. J'embarquerai le dernier, comme il se doit, sur la goélette noire.

Partir enfin et faire confiance au capitaine.

Plus le temps passe, plus j'avance en âge et plus je me sens le désir de m'éloigner de mes semblables dont je me sens si dissemblable. Seule la nature m'inspire respect et amour, humilité, vertige, ivresse et désir de s'abandonner à elle. Je suis de plus en plus attentif et sensible à la moindre étincelle de vie qui vient à croiser ma route. Le moindre petit animal, le

moindre petit souffle me semble digne de respect et mériter tous les égards.

Chaque jour, je me rends dans mon humble poulailler chercher mes deux ou trois œufs quotidiens. Je passe la main dans l'entrée jusque dans le creux de la paille où je vais à tâtons. Puis la magie s'opère. Mes doigts rencontrent une forme dure, lisse, douce et parfois chaude comme une caresse. Cet œuf c'est le monde en résumé. Une offrande, un miracle. Une preuve d'amour pour qui sait voir et sentir. Quand il est chaud, je porte l'œuf à ma joue comme un baiser et sentir cette chaleur toute maternelle du monde et des origines même de la vie.

Se laisser faire. Se laisser glisser. S'abandonner à la vie comme le ruisseau à la rivière dans un murmure, un clapotis et quelques perles de lumière.

Aujourd'hui j'ai vu un homme manier une pelle mécanique avec autant de dextérité que je manie ce stylo. La machine était le prolongement organique de sa volonté même ; de sa pensée. De même que lorsque nous conduisons notre

automobile, nous avons la faculté de nous l'incorporer, de nous l'assimiler et de l'intégrer comme prolongement de notre propre corps au point d'en sentir toutes les dimensions.

Avec un peu de travail nous devrions tous pareillement étendre nos perceptions à toutes les dimensions de ce sur quoi nous apposons notre corps et nos sensations : arbres, montagnes, terre, univers. Couvrir notre corps d'un manteau d'étoiles et de nuit. Mêler notre souffle au souffle des tempêtes. Entremêler nos fibres aux racines des arbres. Sentir dedans ses veines le magma de la Terre et mélanger nos os aux parois des montagnes. Ainsi nous devrions pouvoir nous revêtir de chaque forme, de chaque dimension physique que le monde nous propose. Notre corps comme notre esprit n'auraient plus de limites. Comme la vie elle-même qui imprègne tout ce qui est. Car à travers chaque perception, c'est notre corps qui continue de se construire, bien au-delà des dimensions qui sont les siennes aujourd'hui.

Le Paradis doit ressembler à un album photo où les plus belles scènes de nos vies sont visibles à volonté. Avoir ainsi la possibilité de faire se rencontrer toutes les personnes les plus importantes de nos vies. Parents, amis, amours, rencontres...

toutes celles et ceux qui ont été à l'origine de nos moments de bonheur. Autant de bonheurs enfin rassemblés pour ne plus former qu'un immense bouquet au parfum éternellement enivrant. J'imagine ainsi tous mes héros, réels ou imaginaires, réunis par un tel miracle. Des parfums, des saveurs, des sons et des lumières. Le tout dans un magnifique chaos du début du monde où chaque chose, chaque être, homme ou animal conserverait son être propre tout en étant mêlés à tous.

Un dieu qui punit n'est pas un dieu. C'est un despote ; au pire, un tyran. Dans tous les cas une imposture. Un dieu qui exprimerait sa colère ; un dieu qui se vengerait n'aurait rien d'un dieu. Il n'aurait rien des attributs censés faire de lui le sommet de toute création et de toute spiritualité et qui sont les plus hauts sentiments et les plus pures émotions que la matière brute soit à même d'engendrer. Le pardon, l'amour, la compassion, l'abnégation, l'oubli de soi, l'humilité, la maîtrise de ses émotions sont autant de signes de l'authenticité d'un dieu. Au contraire, les dieux vengeurs, courroucés sont des dieux affaiblis, amoindris. Des dieux de pacotille et de contrefaçon. Ridicules, pusillanimes et qui cumulent tout ce que les hommes ont de faiblesses, de peurs, d'ignorance,

d'attachement atavique à la tradition, au folklore, au passé et avant tout, à eux-mêmes.

Saint Clair-sur-Galaure,

Le 27 septembre 2015

IV

Poèmes de jeunesse

(1990 - 1991)

Ma blanche licorne

Sur des dunes de sel vole ma goélette
Déployant sous le vent ses grandes ailes blanches.
Océane gazelle, gigantesque mouette
Belle sirène qui gracieuse se penche.

Tes blancs cheveux voilés sous le vent tropical
Se gonflent sous les doigts fiévreux de l'Alizée.
L'érectile beaupré planté dans les étoiles
Tu offres ta carène aux caresses salées.

Comme des nerfs à vif, tes cordages bandés
Écartèlent ton corps soumis à la torture.
Tes voiles engrossées t'empêchent de sombrer
Irrémédiablement dans les gouffres obscurs.

Saisissant de tes voiles des morceaux de vent
Tu craques de plaisir sous l'étreinte marine.
Sous ton voile de brume au creux de l'océan
Tu dances et balances comme une ballerine.

Sautant de vague en vague ma blanche licorne
Libère de ses flancs quelques lambeaux d'écume.
Allongé sur ton dos je mets cap au Cap-Horn
Chevauchant dans les flots qui noient mon amertume.

Parfois si fatigué sur le pont je m'endors
Bercé par la houle qui rythme mes soupirs.
J'abandonne un instant entre tes mains mon sort.
Monture infatigable tu sais mes désirs.

L'Affranchi

Sur le miroir amer
Glissera l'Affranchi
Seul entre ciel et mer
Entre deux infinis.
J'affolerai les mouettes
Pisserai dans la mer
Me raserai la tête
Montreraï mon derrière.

De Maracaibo
Jusqu'à Mangareva
De Paramaribo
À Tétiaroa

Dansant sur la samba
Le reggae, les tam-tam

De Rangoon à Cuba
J'immolerai mon âme.

La musique à tue-tête
Je jouerai au pirate
Et je ferai la fête
Avant que je démâte.

J'irai à Futuna
Et aussi à Wallis.
Passant par Nouméa
M'arrêtant à Tunis.

Et je mettrai les voiles
Pour une vie honnête.
Je danserai à poil
Au cœur de la tempête.

Salutaire voyage
Amoureux solitaire
J'irai à l'abordage
De mille et une terres.

J'irai aux Canaries
J'irai à Zanzibar
Doublerai Conakry
Jusqu'à la Pointe Noire.

Je mettrai dans mes yeux
Le soleil, les étoiles.
J'y mettrai le ciel bleu
Et les lunes d'opale.

Par ma bouche béante
J'avalerais le vent
Les îles verdoyantes
Et tous les océans.

Frôlant Acapulco
J'échouerais à Lima.
J'aimerais à Rio
Et à Fortaleza.

Sur les rives du temps
J'étancherais ma peine.

Le cul dans l'océan
Je laverai ma haine.

Et je deviendrai saoul
À force de soleil.
Et je deviendrai fou
Brûlé par trop de sel.

J'irai à Trinidad
Et puis à La Havane.
Passant par la Barbade
Jusque vers la Guyane.

Et puis le jour viendra
Je planterai ma quille
À Bahia-Blanca
Ou peut-être à Manille.

Je brûlerai mes voiles
Pour ne plus repartir.
Je viderai mes cales
Pleines de souvenirs.

Dans le port de Shanghai
Ou celui de Tokyo
Sur un bout de corail
Ou à Valparezo.

Assis sur le rivage
Fatigué mais heureux
J'attendrai d'être sage
J'attendrai d'être vieux.

Et à l'heure fatale
Le cœur plein de bagages
Je hisserai les voiles
Pour un dernier voyage.

L'homo-barracuda

Parfois quand j'en ai marre
De tous ces rigolos
Je largue les amarres
Je laisse les ragots.

Je me tire en radeau
Jusqu'à Bora-Bora.
Depuis Pago-Pago
Je pagaie aux Tonga.

Je chasse le mamba
En plein cœur du Congo
Et je file à Cuba
Pour danser le mambo.

J'ai bouffé du boa
Près du Rio Negro.
Quand j'étais au Kenya
Je chassais le rhino.

Je suis un baroudeur
Homme au barracuda
Tatoué sur le bras.

Et je rime, et je rame
Au rythme du bongo.
Sur le son des tam-tam
Je file à Bamako.

Sur mon yacht en bambou
J'ai fait la bamboula
Filant vers Malibu
Sur des airs de samba.

Sur mon fameux trois mâts
Beau comme un albatros
J'ai passé quatre mois

Près des Galápagos.

J'ai usé mes godasses
Sur les ponts des bateaux
Depuis les Bahamas
Jusqu'à San Francisco.

Je suis un baroudeur
Homme au barracuda
Tatoué sur le bras.

Parfois j'ai dû manger
Du ragoût d'bélouga
Ou des maracudjas
Chez les maharadjas

Dans la baie de Rio
Je m'inondais le cœur
De rythmes tropicaux
D'enivrantes liqueurs.

Balayant mon passé
À coup de maracas
J'ai bien failli sombrer
Dans la mer des Sargasses.

Je suis un baroudeur
Homme au barracuda
Tatoué sur le bras.

Aux îles des Antilles
En heures exotiques
J'ai aimé mille filles
En messes érotiques.

Passant par Tahiti
Au milieu de l'été
Sur l'île Manihi
J'ai peint des vahinés.

Révolté du Bounty
Je me suis échoué

Sur de vrais paradis

Des îles de beauté.

Terres de volupté

Où les filles aimantes

Vous tressent des colliers

Faits de fleurs odorantes.

Je suis un baroudeur

Homme au barracuda

Tatoué sur le bras.

Lignes de vie

Fumée de cigarette
Ou cheveux de comète
Qui jamais ne s'arrête
De tomber de ma tête.
Poussières de planètes.

Ces lignes et ces lignes
Qui s'alignent malignes
Sont le vin de ma vigne
Et sont autant de signes
Quand parfois je m'indigne.

Des lignes exotiques
Aux courbes érotiques.
Des lignes héroïques
Souvent mélancoliques.

Parfois lignes critiques.

Ces lignes qui s'étirent
Ils me faut les écrire
Avant que je me tire
Avant que je n'expire
Dans un dernier soupir.

Et quand la lune éclaire
J'aligne mes viscères
En lignes sanguinaires.
Des lignes et des vers
Qui mènent aux enfers.

Ces lignes c'est mon vin.
Et dans ces vers devins
J'aperçois le destin
D'un poète défunt.

Le rêve du marin

Quelques lambeaux d'écume arrachés à la mer
Déchirée par l'étrave du bateau blanchi
Les voiles engrossées par un vent de folie
Enlèvent le navire à son destin amer.

Une étoffe émeraude ondule sous la brise
Pareille à la femme aux allures de serpent
Comparable aux vagues de ce vert océan
Douces dunes salées offertes à la bise.

L'homme rude frémit sous l'étreinte marine
Le visage et le corps tout recouverts d'embruns.
Soutenant son effort la barre au creux des mains
Tenant ferme son cap tout en courbant l'échine.

Soudain sur l'horizon brusquement dévoilé
Il aperçoit la terre, vaste puits de plaisirs.
Abandonnant la mer pour un charnel désir
Il cherchera là-bas une fille à aimer.

Salomé

Salomé au teint pâle
Danse comme une flamme
Ondule dans mon âme
À la façon d'un voile.

Sorcière de Salem
Dont les courbes de femme
Sont celles d'une lame
Couronnée d'un diadème.

Et le long de ton corps
Pilier de marbre blanc
J'aperçois deux serpents
Portant un anneau d'or.

Et les lèvres de sang
De cette bouche éclos
Sont une fraîche rose
Au parfum envoûtant.

Sur le son des tambours
Usant de mille charmes
Comme on use des armes
Elle sème l'amour.

Pour le prix de ta danse
Superbe Salomé
Tu pourrais exiger
Des richesses immenses.

Mais ce que tu attends
Comme unique paiement
C'est la tête de Jean
Sur un plateau d'argent.

Messes noires

Prisonnier des colonnes
De mon temple païen
Le doux soleil d'automne
Immole le matin.

Sur ce bout de corail
Où trépassé le temps
Se dresse mon sérail
Caressé par le vent.

Le long des nuits d'ébène
Jusqu'au soleil levant
De belles indigènes
S'y attardent souvent.

Quand vient le crépuscule
Leurs silhouettes noires
Lascivement ondulent
Sur mes piliers d'ivoire.

Caresses digitales
Délicieux contours
En messes vespérales
Vous célébrez l'amour.

Érotique rituel
Faméliques déesses
Sacrifices sensuels
Maléfiques prêtresses.

Et les ombres se mêlent
En attendant le jour
Étendues sur l'autel
De soie et de velours.

Négresses aquarelles
Aux courbes végétales

Aux prières charnelles.

Déeses animales

Amoureuses princesses

Aux baisers cannibales

Qui mènent à l'ivresse

D'une nuit tropicale.

Le tatou de Loti

J'étais parti pour le Pérou
J'ai démâté à Tahiti.
Envoûté aux Tuamotu
J'ai joué à Pierre Loti.

Sur mon petit bout de motu
Perdu au milieu de l'été
J'ai mis ma cabane bambou
Et puis mon bout de vahiné.

Sur mon bras j'ai fait tatoué
Une drôl' de bête un tatou.
Quand toi mon tatou tu matais
Moi je caressais ton matou.

Sur mon petit bout de rocaille
Ma vahiné va toute nue
Tripotant un bout de corail
Dans le doux creux de sa main nue.

Et sur son sein mouillé d'écume
J'aperçois une île, un téton
Morceau de corail dans la brume
Où ma bouche accoste à tâtons.

Enfin libre ce soir...

Enfin libre ce soir
Je largue les amarres
Et les vagues me saoulent
Quand divague la houle.

Et mon cœur qui s'inonde
D'une brise féconde
Ivre d'éternité
Ivre de Voie lactée.

Il se gonfle d'étoiles
Comme gonflent les voiles
Comme une femme enceinte
Après l'amère étreinte.

Il se gonfle d'écume
De soleil et d'embruns
Oubliant l'amertume
De ses âpres matins.

Et marin je m'éreinte
Sous l'étreinte marine
Aux caresses absinthe
À l'halène saline.

Sur l'infini miroir
Inondé de lumière
Gigantesque lavoir
Pour l'humaine misère

Vagabond sidéral
Vagabond de la mer
Je suis ivre d'étoiles
Ivre de courants d'air.

Et mon âme catin
S'est laissée engrosser

Par un vent de destin
Balayant mon passé.

Et j'ai mis dans mon cœur
Des morceaux de corail
Une amère liqueur
Au creux de mes entrailles.

Libéré mon esprit
Parvenant à l'éveil
Éclate comme un fruit
Mûri par le soleil.

F. M.

Pour vaincre mon ennui
Parfois je mets les voiles
Voguant toute la nuit
Sur l'onde tropicale.

Et mon âme se branche
Électrique liaison.
Acoustique avalanche
Cérébrale lésion.

Et je change de plage
En glissant sur les ondes.
C'est un radioguidage
D'oreilles vagabondes.

Les enceintes balancent
Et accouchent du sont
Exotiques fréquences
Musicale passion.

Quelques voix qui s'emmêlent
S'étirent se déchirent.
Des notes pèle mêle
Et des éclats de rire.

Radio de la Méduse
Guidée par les tam-tam
Quand les ondes diffusent
Des notes polygames.

Des noires et des blanches
Ondulent sur la plage
Qui dansent se déhanchent
Sur des rythmes sauvages.

C'est le son d'un bongo,
Le saxo de Manu,

De Manu Dibango
Qui saxonne à mains nues.

Je me crois au Congo
À Maracaibo
Dansant sur un tango
À Montevideo.

Dans la baie de Rio
Ou près de Caracas
Je devine un griot
Qui joue des maracas

Je glisse d'heure en heure
Tout en modulation
Savourant le bonheur
De ma navigation.

Sur de vagues musiques
D'île en île j'accoste
Marin polyphonique
Toujours fidèle au poste.

Des noires et des rondes
Qui inondent mes nuits.
Des brunes et des blondes
Qui trompent mon ennui.

Notes bleues outremer
Nouvelles latitudes
Solitude éphémère
F. M. et mers du Sud.

Le goéland

Le long de l'océan glisse le goéland
Oiseau insouciant, indolent volatile
Sur les flots miroitant tu voles d'île en île
Rigoles et dégringoles comme un cerf-volant.

Porté par l'Alizée qui soulage ton vol
Dans les soleils couchants, sous les lunes d'argent
Toi goéland et moi, nous nous ressemblons tant !
Magnifique oiseau blanc, à jamais mon idole.

Et quand cet ignorant sur toi pointa son arme
Je t'ai lancé des pierres pour te faire fuir
Mais tu n'as pas compris ce que j'ai voulu dire
Et j'ai senti couler sur ma joue une larme.

J'ai vu sur ton plumage une tache de sang
Une tache de cire, le sceau de la mort.
Je t'ai suivi des yeux... oui tu volais encore
Mais d'un vol douloureux au soleil déclinant.

Non ! cet homme assassin voleur de liberté
Ne connaîtra jamais ton merveilleux secret.
Avec toi il repose au fond de l'océan
À l'abri du regard des hommes aveuglés.

Nuit africaine

Dans la nuit africaine
Sous les cieux en fusion
Fusent les percussions
Et les danses obscènes.

Mille corps qui ondulent
Dans une transe folle
Comme danse le sol
Pendant la canicule.

Les âmes s'abandonnent
Aux rythmes endiablés.
Les corps sacrifiés
Sous la lune frissonnent.

Sur des lambeaux de terre
Les ombres des négresses
Délient avec paresse
Leurs courbes de panthères.

Terre mystérieuse
Combien d'aventuriers
As-tu ensorcelé
Aphrodite charmeuse ?

Magique continent
Combien de voyageurs
Ont égaré leur cœur
Sous tes soleils couchants ?

Empreintes

Des empreintes de pas
Des empreintes de toi
Des empreintes du temps
Délaissées par le vent.
Des empreintes salées
Des empreintes laissées
Par les âmes lassées
De nos corps enlacés.
Quand les amours trépassent
Comme des éphémères
Laissant la trace amère
D'un souvenir tenace.
Traces d'incertitude
Quand l'empreinte s'efface.
Trace de solitude
Sur un homme qui passe.

Empreintes de désir
Sous l'étreinte des âmes.
Stigmates du plaisir
Sur le fil de la lame.

Empreinte d'une pierre
Cicatrice fatale.
Empreinte de lumières
Ou blessure d'étoile.
J'entends venir le temps
Des affres de l'angoisse
Des pleurs et des tourments
Quand les hommes trépassent.

Une larme de feu
Qui tombe dans la mer.
Une larme de Dieu
Au cœur rendu amer.

Ivresse

Comme on l'est de l'alcool
Je suis ivre de vers
Comme le rossignol
J'entonne un nouvel air.

Il n'est point si ardu
Que de parler en rimes.
Nul besoin d'avoir bu
Pour atteindre les cimes.

Simplement déployer
De façon naturelle
Les rimes et les pieds
Comme l'oiseau ses ailes.

Mais comment les trouver ?
Me diriez-vous, peut-être.
Sachez les libérer
Du tréfonds de votre être.

Depuis des temps sans âge
S'y trouve la musique.
Alors ouvrez la cage
À l'oiseau poétique.

Regardez ses couleurs
Et écoutez son chant.
Il ravira les cœurs
Et comblera les sens.

Au début maladroit
La rime précieuse
Souvent s'échappera
Belle capricieuse.

Soyez un combattant
Car l'enjeu est de taille

Et pour gagner son chant
Il faut livrer bataille.

Car la rime est rebelle
Pour qui veut l'obtenir
Et pour garder la belle
Il faut plus que séduire.

Beaucoup de prétendants
Ont tenté mille choses
Mais sont restés longtemps
Prisonniers de la prose.

Après d'âpres combats
Après mille revers
La rime apparaîtra
Toute vêtue de vers.

Toutes cousues d'amour
Vos phrases chanteront
À chaque heure du jour
Et à chaque saison.

Au fond de vos pensées
Comme un amour de femme
La rime prendra pied
Dévoilant tous ses charmes.

À chaque heure du jour
Comme au cœur de la nuit
La poésie toujours
Embellira la vie.

La poésie demeure
Quels que soient les tourments.
Jamais elle ne meure
Jamais elle ne ment.

Et cette vie l'ami
Sera comme un poème
Qui jamais ne périt
Comme le blé qu'on sème.

Une saignée

Il est des jours com' ça
La rime ne vient pas.

Et puis on a beau faire
Et puis on a beau dire
Difficiles les vers !
Pas facile d'écrire !

Je gribouille barbouille
J'ai pas d'inspiration.
Quand ma tête s'embrouille
Ma plume tourne en rond.
Drôle de ratatouille.

Allez ! Je continue
Glissons vers l'inconnu.

Difficile d'écrire
Bien plus que de mourir.

J'ai pourtant tant de choses
À crier, à hurler.
Je suis en overdose
Mais je reste muet.

Et je raye des mots
Et je viole des feuilles.
À grands coups de stylo
J'éventre des cercueils.

Souffrant de mille maux
Sans pouvoir les écrire.
Des démons et des mots
Qui me font tant souffrir.

Exorciser la rime
Pouvoir enfin vomir.
Arrêter de gémir
Cesser d'être un infirme.

Je dis n'importe quoi.
Pire encore, je l'écris.
Mais je me fout des lois
Qui tuent la poésie.

L'important c'est d'écrire
De laisser une trace.
Quelque chose à inscrire
Avant que je trépasse.

N'importe quoi, un mot
Une rime, une page.
Quelque chose de beau...
Quelque chose de sage...

Des lettres par milliers
Tant de fleurs immortelles
Aux couleurs éternelles
Qu'on ne peut effacer.

Ma rime est malhabile
Mais elle fait du bien.

En moi un mauvais vin
Ma fait vomir ma bile.

Quelques morceaux de mots
Tombent éparpillés.
Au bout de mon stylo
Des bouts de vers à pieds.

J'ai pas bu que de l'eau
Je devrai lever l'pied
Si je veux pas tomber
Le nez dans l'caniveau.

Tant pis je continue
Il faut que les mots sortent.
La douleur est trop forte.
Promis, je boirai plus !

Saoul de ma solitude
Ivre de lassitude.
Laissons nos certitudes
Sous d'autres latitudes.

J'suis à fond dans mon trip.
Je m'arrache les tripes
Viscères et boyaux
Tous mes vers et mes mots.

Cérébrale colique
Thérapie poétique
Corticale lésion
Verbales déjections

Petite cigarette
Je craque l'allumette.
Une blonde légère
Pour m'envoyer en vers.

Pendus à ma fumée
Les mots vont s'envoler
Montant en altitude
Dans une multitude.

Plus vifs que la lumière
Sur la valse légère

Ils s'en vont de la Terre
Et de ses hémisphères.

Jaillissant de ma tête
Comme autant de comètes.
Fonçant sur des planètes
Où viv' de drôl' de bêtes.

Passant la stratosphère
Mes mots se font la malle
Dépassant les étoiles
Ils quittent l'univers.

Particules de lettre
Molécules de phrases
Dont sont faits tous les êtres
Du sommet à la base.

Instant d'hésitation
Le débit ralenti.
Ligne haute tension
La rime rejaillit.

Elle bout, généreuse
Coulant de mes entrailles
Sur ma langue fiévreuse
La rime s'encanaille.

De mon âme entaillée
Spirituelle saignée
La rime ensanglantée
Ne cesse de couler.

Comment cautériser
Comment cicatriser
Suturer cette plaie
Si tu peux, s'il te plaît ?

Fusent les mots globine
Je sens que les mots filent.
De ma plaie assassine
Mes idées se défilent.

J'ai planté mon stylo
Dans mon artère aorte.

Particules de mots
Rimes de toutes sortes.

Je voulais me saigner
Je me suis pas loupé.
Mon stylo incisif
A atteint l'objectif.

À force de rimer
Je m'en vais me vider.
Exsangue je serai
Sur le point de crever.

À cette hémorragie
Qui peut m'être fatale
Il me faut à tout prix
Une rime vitale.

Et d'un geste précis...
J'ose le point final.

Couverture : Image et composition

2026 © Sébastien Junca.

Les Oubliés

Suivi de :

La Vie rêvée

Éloge du renoncement

Poèmes de jeunesse

Surtout se tenir loin. Loin de tout. Loin des autres. Tous ces fous, toute cette frénésie, tous ces bruits et cette fureur destructrice. Et puis écrire aussi sur son journal de bord. Ligne après ligne ; page après page amasser un trésor. Pas pour soi, mais pour les autres ; comme le naufragé avant de quitter son île laisse derrière lui les traces de son passage. Tout ce qu'il a pu construire, cultiver, défricher et comprendre un peu aussi. Tout ce qu'il a pu aussi amasser de beautés et de richesses. Laisser de la sorte derrière soi un trésor pour ceux qui, à leur tour, viendront peut-être s'échouer un jour, naufragés de la vie, naufragés volontaires jetés par la tempête d'une humanité prise de convulsions.

Essayiste, poète, autodidacte épris de philosophie,

Sébastien Junca est l'auteur de treize ouvrages.

Tous sont disponibles en autoédition sur CoolLibri.com.



CoolLibri.com